

Avant-propos

On a beaucoup écrit sur Vidocq. D'innombrables auteurs ont rendu son nom célèbre et même – jusqu'à un certain point – populaire. La télévision s'en est emparée et Bernard Noël, puis Claude Brasseur l'ont magistralement incarné dans les années 1960 et 1970, exagérant le côté truculent et fabuleux du personnage. Car, à n'en pas douter, c'est un individu hors du commun qu'il faut dépeindre. Et ce n'est pas le plus facile, puisque Vidocq est entré dans la légende.

La littérature l'a immortalisé : Balzac, Hugo, Alexandre Dumas, Eugène Sue, qui l'ont côtoyé et fréquenté, beaucoup d'autres encore, n'ont pas manqué de s'en inspirer. Il a eu – comme Napoléon – sa légende noire et sa légende dorée. Mais si sa vie a inspiré bien des écrivains – pas toujours les meilleurs –, il lui a manqué longtemps un véritable historien.

Le premier fut Jean Savant. Avec talent, il a restitué un Vidocq plus vrai que nature, cherchant à effacer les publications erronées et tapageuses qui, à intervalles réguliers, envahissaient les librairies. Ainsi, pour Louis Hamre, Vidocq était le « maître du crime » ; pour Marc Mario et Louis Launay, « le roi des voleurs ». Ces biographes rivalisaient de fantaisie, ce qui n'empêcha pas leurs œuvres de supporter plusieurs éditions. Beaucoup amputèrent sa vie d'un quart de siècle, les Mémoires de Vidocq s'arrêtant en 1832. Après cette date, sa vie aurait été mal connue, mal définie.

Jean Savant y a mis bon ordre. Il a démontré que Vidocq n'était pas seulement un héros de roman-feuilleton. Et cependant, il semble bien qu'il se soit laissé emporter par son admiration. Ne définit-il pas Vidocq comme « le Napoléon de la police [...], un aventurier dont les prouesses intéresseront toujours. Une victime aussi »? Il ne tarit pas d'éloges sur ce personnage dont il entend peindre le vrai visage :

Un créateur, un organisateur de génie ; un inventeur dont les réalisations marquent encore. Un artiste, un grand comédien... Un homme d'une éloquence sobre, ferme, puissante [...]. Un psychologue étonnant, un diplomate, à la fois Fouché et Talleyrand, suivant le concept balzacien. [...] Un homme qui séduisit, attira et influença fortement les écrivains les plus différents, toute une pléiade d'hommes d'État, de diplomates, de magistrats, de grands seigneurs, de militaires, d'ecclésiastiques, sans omettre les femmes – de toutes les conditions – jusqu'à son heure dernière.

On peut difficilement faire plus dithyrambique !

Si Vidocq fut – en effet – tout cela à la fois, mais avec moins de génie que son historien veut nous le faire croire, il n'en reste pas moins qu'il fut aussi et avant tout « un mauvais garçon » qui eut l'occasion de commettre les pires turpitudes. Son intelligence, indéniable, le sauva d'une destinée tragique qui le promettait au bagne, voire à l'échafaud. La morale qu'il avait reçue dans son enfance d'une famille honorable y contribua probablement beaucoup.

C'est le mérite d'Éric Perrin d'avoir repris le travail de Jean Savant et de l'avoir nuancé par l'exploitation de toutes les archives existantes. Il a démontré la culpabilité de Vidocq dans l'affaire du faux ordre de libération. Sans doute, aujourd'hui, bénéficierait-il des circonstances atténuantes. Il n'en reste pas moins que Vidocq connut et fréquenta trop de truands pour demeurer honnête !

AVANT-PROPOS

Sa participation à certains méfaits est quasi certaine. De même que sa présence au sein de ces « chauffeurs du Nord », qui feront fantasmer les milieux bien-pensants de la bourgeoisie louis-philipparde, même si aucun document n'en fournit la preuve irréfutable. En ce qui nous concerne, il apparaît que l'existence de Vidocq comprend encore de nombreuses zones d'ombre : nous les avons recensées, faute d'avoir pu les exploiter, en particulier son implication dans les réseaux royalistes en 1799. La grande mansuétude de Louis XVIII, qui, en 1818, lui accorde sa grâce par lettres patentes, paraît à cet égard moins surprenante.

Il n'en demeure pas moins que la destinée de Vidocq illustre le triomphe du courage et de l'inventivité sur le poids de la fatalité. Sa vie, à nulle autre pareille, compose une page pour le moins rabelaisienne, que nous sommes tentés d'associer à « l'exception française ». À ce titre, chaque génération ne peut manquer de connaître et d'interroger Vidocq : tout ce qui est humain ne lui fut pas étranger, et c'est avec un panache toujours plus affirmé qu'il fit face à l'adversité, jusqu'aux portes de la mort.

1

UNE ENFANCE TUMULTUEUSE

La nuit du 23 juillet 1775, vers 2 heures du matin, alors que sévit un violent orage, l'épouse d'un boulanger d'Arras met au monde Eugène-François Vidocq, dans une maison de la rue du Miroir-de-Venise. En hâte, l'enfant est baptisé en l'église Saint-Géry. Le parrain, Jean-François Legru, et la marraine, Françoise-Josèphe Héringuen, ne paraissent pas avoir joué par la suite un rôle très important. Le père, Nicolas Vidocq, est le fils de Nicolas-Joseph-Guislain et de Marie-Josèphe Cornort. Son épouse, Henriette Dion, la fille de Nicolas-Joseph et de Marie-Marthe Josèphe Vasseur.

Les deux parents sont nés en 1744. Leur entourage ? Celui des maîtres boulangers, comme Alexandre Fouquet, des tailleurs d'habits, comme Louis Delattre, ou encore des marchands de chevaux, comme Joseph et Albert Fournier, qui ne savent ni lire ni écrire.

Au moment de l'ondoiement, le père, Nicolas, se penche sur l'enfant, s'interrogeant sur son avenir. Son large visage, orné d'une verrue disgracieuse, surmonte un torse volumineux, une panse rebondie ; ses mains, des battoirs ; c'est un hercule sans beauté, d'apparence patibulaire.

Son fils François (ce sera son prénom usuel), doté par la nature d'une force et d'une dextérité inhabituelles, sera également doué d'un caractère, d'une volonté et d'une intelligence hors du commun. Dès qu'il peut marcher, sa mère ne vit plus ; de turbulent, il devient batailleur, et chaque année apporte de nouvelles frasques. Il commence

par rosser tous les gamins du voisinage et s'en prend même aux chiens et aux chats¹.

Les habitants de la paroisse se plaignent auprès du père ; celui-ci administre de mémorables corrections au « vautrin² », surnom dont la renommée l'a affublé. Rien n'y fait, d'autant que sa mère, dont il est l'idole, cherche toujours à le protéger et à le disculper. Bien qu'il aille à l'école et y reçoive les rudiments d'une honnête instruction, il rêve déjà d'aventures et manifeste un solide bagout, qui lui permet de s'attirer les bonnes grâces des filles du quartier.

Les garnements de la paroisse Saint-Géry ont trouvé à qui parler. François s'impose très vite, couvrant de plaies et de bosses ceux qui ne se rangent pas sous son autorité. Ce n'est pas du goût de tout le monde, et combien de parents, furieux, viennent s'en plaindre à la boulangerie ! « Né avec un tempérament bouillant », diront tous les témoins, le jeune Vidocq passera auprès des bourgeois bien-pensants pour « un vagabond et un mauvais sujet³ ».

Vidocq père s'impatiente de ces plaintes et des incidents qui lui sont rapportés ; il lui tarde que tout ceci prenne fin lorsque, ayant cessé de fréquenter l'école, l'enfant pourra être mis devant le pétrin, comme tout bon fils de boulanger. François va alors sur ses treize ans. Après avoir fait sa première communion et s'être attiré à maintes reprises les foudres du curé, il commence son apprentissage. Dans le même temps, il obtient de fréquenter les salles d'armes, premier accroc à la vie sans éclat d'un pétrisseur de pâte à pain.

Contrairement à ce que l'on a parfois soutenu, la famille Vidocq n'est pas pauvre. Le père, maître boulanger, est aussi marchand de blé : il faut le considérer comme un bourgeois de la ville d'Arras, relativement fortuné. D'abord établi à Lille, il s'y est enrichi avant de faire de bonnes affaires sous la Révolution⁴. Sensible à l'esprit du temps, l'artisan est passionné par la lecture ; il

lit avidement, s'aidant d'un pince-nez qui lui donne un aspect comique.

Il ne délaissera pas l'éducation de son fils, s'efforçant au contraire de le conserver dans le droit chemin. Mais François devait bien ressembler un peu à son père. Sinon, de qui tiendrait-il ce tempérament bouillant dont parlent les contemporains? Sa mère, en tout cas, le préfère à ses autres enfants : François-Guilain, qui mourra prématurément, et leur sœur, Augustine⁵.

Cette mère câline, que Vidocq surnomme « Marioune », sera toujours sa confidente et sa protectrice. Si, au-dehors, son fils joue les matamores, il redevient à la maison l'enfant délicat qu'elle serre dans ses bras. Comme le note justement Éric Perrin, Vidocq aura toute sa vie des attitudes antinomiques : ainsi, après avoir été marchand forain, il deviendra mercier et bonnetier, n'hésitant pas à parler chiffon avec les clientes pour vendre de la mousseline...

Devenue veuve en 1799, Henriette Vidocq n'hésitera jamais à secourir son fils. Les documents conservés nous apprennent qu'« elle a tout fait, tout sacrifié pour lui⁶ ». Vidocq n'est pas un ingrat et saura s'en souvenir. Installé à Versailles en 1805, il y vivra avec elle « par amour et par reconnaissance ». Elle s'éteindra chez lui, à Paris, en 1824.

Maniant le fleuret avec art, François Vidocq aime à se mesurer aux meilleurs escrimeurs de la bonne ville d'Arras. Après quelques humiliantes défaites, il ne tarde pas à dépasser ses adversaires. Solidement bâti, d'une taille convenable, il paraît beaucoup plus que son âge. Il recherche la compagnie des soldats de la garnison⁷. Ceux-ci s'amuse de ses exploits ; alors, abandonnant le fleuret, il se met à l'épée, dont il joue très vite avec art. Ayant appris à leurs dépens à se méfier de ses poings, les soldats et les mauvais sujets de la ville font bientôt connaissance avec la dextérité de son poignet. Rien ne l'effraye : lui vante-t-on une réputation, il brûle de s'y mesurer. Dans

ces conditions, la plupart des « Fracasse » de la ville préférèrent se concilier ses bonnes grâces.

Réputé pour sa force et ses talents d'escrimeur, François ne tarde pas à piquer la curiosité des galantes. Redouté mais populaire parmi les hommes, le voici désiré et adulé par la gent féminine. De quoi lui tourner la tête, car il n'a pas quinze ans ! Ces dames n'en ont cure et croient bien faire en s'offrant à lui, ce qui ne manque pas de susciter la haine et la jalousie de ses rivaux. Le jeune Vidocq s'en soucie comme d'une guigne ; mieux, c'est lui qui les provoque en duel. À l'épée ou aux poings, il est toujours vainqueur : un phénomène, digne de Rabelais... Comme son abattage n'exclut pas la coquetterie, il prend toujours soin de sa personne et met un point d'honneur à se présenter sous son meilleur jour.

A-t-il, comme l'avance Jean Savant, expédié *ad patres* deux maîtres d'armes ? L'anecdote est trop forte pour être vraisemblable⁸. Il y avait un guet, à Arras comme ailleurs, et une justice royale qui ne badinait pas avec les meurtres. Certainement les laissa-t-il sur le carreau ; la rumeur fit le reste.

Lutteur et bretteur réputé, Vidocq a néanmoins reçu une éducation soignée. Il sait lire, écrire, compter ; il est frotté d'un peu de latin ; une instruction qui le servira pour se dépêtrer de certaines situations scabreuses dans lesquelles il ne manquera pas de se fourrer. Son père lui propose de recevoir l'éducation dispensée par les oratoriens, chez qui les études et l'hébergement sont peu coûteux. Mais François s'y refuse. Il lui faut cependant travailler : il revêtra donc le tablier de mitron, et l'on verra ce que peut donner cette graine de chenapan !

La fréquentation des tavernes l'amène très vite à dépenser outre mesure. Pour quelle raison ? Manque d'autorité paternelle, diront ses apologistes, dont Jean Savant. L'explication est un peu courte. L'exemple déplorable du frère aîné ? Les documents font défaut et François-Guislain est mort assez tôt, un peu avant son père.

Ce qui oblige à s'en tenir – avec circonspection – aux *Mémoires* de Vidocq.

Le mauvais exemple du frère est probable. Ensemble, ils ont pris la fâcheuse habitude de puiser dans la caisse paternelle. Il faut bien que l'un des deux ait commencé, et il est assez logique de penser que c'est le grand frère qui décida l'autre. Seulement, il n'est pas non plus impossible que ce soit le cadet qui, le premier, en ait eu l'idée : ce que l'on sait de François, son extraordinaire personnalité et son caractère hors norme, peut laisser planer un doute.

Comme il fallait s'y attendre, les parents constatent bien vite le déficit. On ôte la clé de la caisse. Qu'à cela ne tienne : Vidocq trouve le moyen de passer outre. Enduisant de glu une plume de corbeau, il la fait pénétrer dans la fente destinée à recevoir les pièces et parvient à les retirer une à une. Mais c'est une tâche fastidieuse, pour un petit rapport, vite dépensé au jeu et en boisson. Une de ses mauvaises fréquentations, un nommé Poyant, fils d'un sergent de ville, lui conseille de faire usage d'une fausse clé. Voyant que le jeune écervelé trouve la chose amusante, il s'engage même à la lui fournir, escomptant probablement bénéficier de ses larcins.

L'idée se révèle payante, mais n'augmente pas les recettes du commerce paternel. Le père Vidocq s'arrache les cheveux, crie, tempête et convoque ses deux fils, qui se tiennent cois. Pourtant, le prélèvement invisible continue. Alors, le père se cache pour monter la garde ; et prend François sur le fait. La fausse clé est confisquée, et le jeune voleur reçoit une sévère admonestation, sans doute suivie d'une correction non moins sévère.

Le fils indigne va-t-il s'amender ? Au contraire, le voilà qui dérobe les provisions : vin, café, sucre, tout y passe. Et quand ce n'est pas suffisant, il vole même le pain ! Le garnement s'empresse de tout vendre à vil prix, pour financer une réputation à laquelle il tient, déjà, par-dessus tout.

Par malchance, le voilà trahi par le caquètement de deux poulets qu'il vient de dérober et qu'il a cachés sous son tablier de mitron. La mère se récrie. Elle peut beaucoup pardonner à son fils, mais cela devient difficile. Le père, cette fois, lui tombe dessus à bras raccourcis et administre au drôle une correction dont il n'ira pas se vanter auprès de ses belles. On peut imaginer que François mit plaies et bosses sur le compte d'un improbable hercule, naturellement défié et vaincu !

En principe, ce serait l'occasion de s'amender. Pas pour notre gaillard. Besoin ou vengeance, le lendemain, il escamote dix couverts en argent et autant de cuillers à café. Puis il fugue de la maison paternelle, trouve un usurier peu regardant et empoche huit ou dix louis – de quoi faire bombance pendant deux jours, régaler ses comparses, épater la galerie... Le matin du troisième jour, notre indocile apprenti se retrouve sans le sou.

Alors qu'il réfléchit, attablé dans l'une des tavernes les plus mal famées d'Arras, songeant au moyen de se faire pardonner, il est empoigné par deux sergents de ville qui le conduisent aux Baudets⁹, cachot où sont enfermés les vauriens de la région. Le père a dû donner des consignes de sévérité : François y passe dix jours dans le plus complet dénuement, au pain sec et à l'eau. Le onzième, sa mère, toujours trop indulgente, obtient sa remise en liberté.

Tirera-t-il la leçon de ses dangereux exploits ? Sûrement pas. Le conflit avec son père est allé trop loin, et François, desservi par un indéniable manque de scrupules, a trop d'indépendance pour rentrer dans le rang. Il va le prouver une nouvelle fois en dévalisant ses propres parents. Poyant lui aurait suggéré de s'emparer d'un seul coup du pécule, afin de s'éloigner du giron parental et, pourquoi pas, de gagner le Nouveau Monde, cette Amérique qui le fait rêver et où tout est permis.

Un plan est aussitôt conçu et mis à exécution. Un soir que le père est en voyage, un complice de Poyant vient

avertir la mère Vidocq : son fils fait du scandale dans une des maisons les plus mal fréquentées d'Arras ; il est sur le point de tout démolir, à moins qu'elle ne vienne le calmer. Tandis que la pauvre femme se précipite, Poyant et Vidocq pénètrent dans la boutique à l'aide d'une fausse clé et fracturent la caisse. La recette est de 2 000 francs, que les deux complices se partagent sur-le-champ. Chacun suit sa route, Vidocq empruntant pour sa part celle de Lille.

Jean Savant se donne beaucoup de mal pour défendre Vidocq : en résumé, il explique qu'à cette nature active, il fallait une vie agitée, et que ce n'était pas son père qui pouvait la lui offrir, n'ayant qu'un fonds de boulanger à transmettre. Ce serait donc pour fuir un destin médiocre que Vidocq força sa chance et s'embarqua vers la grande aventure, influencé par un frère pas très net et un camarade particulièrement pernicieux. En somme, tous coupables, sauf le « vautrin » ! C'était aussi l'opinion de la mère de Vidocq.

François, qui n'a pas seize ans, ne perd pas son temps. Après un crochet par Lille, il gagne Dunkerque. Là, première déception : aucun bâtiment n'est prêt à appareiller pour l'Amérique. Sur de vagues indications, il se rend à Calais. Cette fois, il y a bien un navire en partance vers les Îles et les États-Unis, mais le capitaine exige une somme dépassant son petit capital. Un peu désabusé, François écoute un matelot qui lui conseille de se rendre à Ostende, où le prix du transport serait moins élevé. Parvenu dans le port flamand, il doit déchanter : c'est aussi cher.

Le jeune Vidocq promène son désarroi sur les quais d'Ostende. Ses fonds baissent dangereusement. Un soir, il est abordé par un étranger, qui s'intéresse à sa situation et lui promet de le tirer d'embaras. Réconforté par cette générosité spontanée, François, tel le Candide de Voltaire, accepte avec reconnaissance de souper en sa compagnie chez deux dames de Blankenberghe, petite

ville des Flandres. L'une des deux « nymphes » s'occupe fort bien de lui et, après avoir « émerveillé » sa compagne, Vidocq s'abandonne au plus délicieux des sommeils dans un bon lit de plumes.

Au réveil, il se dégrise rapidement. Il gît à demi nu sur un tas de cordages, avec pour toute fortune deux écus en poche. Pas de doute, il a été joué par l'escroc et ses deux belles garces. Le voici dehors, sans argent. En vain propose-t-il ses services comme mousse. Il désespère d'être engagé, quand le directeur d'une ménagerie foraine qu'il a croisé par hasard lui propose de le prendre à son service.

Cotte-Comus, de son vrai nom Nicolas-Philippe Ledru, s'intitule « premier physicien de l'univers¹⁰ ». C'est un personnage haut en couleur, qui se dit savant mais tient davantage du prestidigitateur. Plus habile qu'érudit, il époustoufle les foules en faisant tonner et grêler, ou devine l'âge et les pensées de complices savamment dispersés dans la foule. Pour l'instant, Vidocq est chargé d'installer girandoles et lampions, de nettoyer la cage des animaux et de balayer le reste...

Ses fonctions, pour peu reluisantes qu'elles soient, lui permettent de s'instruire sur la manière de bonimenter les foules : on imagine Vidocq assistant aux tours de Comus et méditant sur la crédulité humaine. Au bout d'un mois, ses habits tachés de suif, déchirés par les singes et infestés de vermine, il a le front de réclamer un emploi plus artistique. Comus veut bien le mettre à l'essai. Il suit alors des cours d'acrobatie, dispensés par un certain Balmatte, qui initiera d'ailleurs le comte d'Artois aux joies du tremplin. Ces leçons lui seront très utiles pour faire le mur, lorsqu'il voudra quitter rapidement l'atmosphère assez triste des prisons.

Mais François ne paraît pas assez doué à ses professeurs pour continuer dans cette voie. On préfère lui demander de revêtir une peau de tigre, afin de singer les anthropophages des mers du Sud. Il lui faut faire impression sur les foules en ingurgitant plusieurs livres de

viande crue, présentée comme humaine. C'est beaucoup... et surtout très indigeste. En pleine séance, Vidocq veut tout arrêter. Il demande aussitôt son congé. Pour seule réponse, Garnier, l'associé de Comus, le soufflette. Le malheureux apprend qu'il ne faut jamais défier François : saisissant l'un des pieux qui soutiennent la baraque ambulante, celui-ci menace de l'assommer. Sur quoi toute la troupe se jette sur lui et l'expulse dans la rue après force horions, à la grande joie du public.

Vidocq se retrouve sur le carreau. Dans un cabaret, il avise cependant un bateleur qui anime un petit théâtre de marionnettes, et qui se donne le titre de « directeur des variétés amusantes ». Âgé de trente-cinq ans, il est l'époux d'une jolie brunette de seize ans, Élisabeth. Son nom nous est inconnu, Vidocq n'ayant pas voulu l'indiquer en 1828, pour protéger son anonymat. Il accepte de prendre François à son service. Celui-ci est chargé de tendre au marionnettiste les petits acteurs de bois. Pendant ce temps, Élisabeth fait la quête.

Tout se passe d'abord pour le mieux. Mais le troisième soir venu, après mille agaceries, Élisabeth avoue son faible au beau et séduisant François. Et les deux amants de rire, jouer et plaisanter, à la grande joie du mari, qui prend cela pour des enfantillages. Hélas, pendant une représentation, une marionnette manque à l'appel. Le marionnettiste insiste ; elle tarde toujours à faire son entrée en scène. Interloqué, le mari va aux renseignements. Ce qu'il découvre ne lui laisse aucun doute sur son infortune. Furieux, il saisit l'un des crochets servant à suspendre les marionnettes et fait si bien qu'il crève l'œil de la belle.

Vidocq file sans demander son reste ni prendre des nouvelles de la jeune fille. Non seulement il prouve qu'il n'est pas digne de confiance, mais encore qu'à l'occasion, il manque aussi de courage. Il se décide enfin à regagner Arras. En chemin, il se met au service d'un négociant ambulancier en élixirs, le père Godard¹¹. C'est l'occasion de comparer ses talents oratoires avec un spécialiste de la

question, et de s'apercevoir qu'il réussit aussi bien que Godard, sinon mieux, à saouler ses interlocuteurs de formules. Les femmes, surtout, sont suspendues à ses lèvres. Plus tard, ses contemporains l'affirmeront : « Vidocq parlait mieux, et surtout, plus à propos que les trois quarts de nos meilleurs avocats. » Ils iront jusqu'à comparer sa dialectique à « un tissu qu'on ne peut rompre, un poignet qu'on ne peut fléchir¹² ».

Parvenu dans sa ville natale, tel l'enfant prodigue, François se précipite dans les bras de sa mère, implorant un pardon qu'il obtient aisément. Par chance, le père n'est pas là : on pourra le fléchir de loin... Mais la boulangère, sentant bien le poids des fautes de son « vautrin », estime qu'elle ne parviendra point à désarmer seule le bras vengeur de son mari. Elle décide donc de recourir à l'intervention de l'aumônier de l'Anjou-Infanterie, qui tient garnison à Arras. Mme Vidocq étant pieuse, l'aumônier¹³ visite la maison de temps à autre et connaît les frasques de François. Et, Dieu merci, le père Vidocq professe respect et estime pour ce personnage qu'il tient pour un saint et un savant. Vidocq et sa mère implorèrent donc l'aumônier, qui accepte d'intercéder. Le père a bien du mal à admettre que Dieu exige un pardon complet et exemplaire, mais enfin, il pardonne...

Cette réconciliation ne résout rien : Arras abrite toujours les mêmes lieux de perdition, fréquentés par les mêmes mauvais sujets, et Vidocq refuse toujours d'être boulanger. Il faut lui donner un état, mais lequel ? L'armée ? Le coquin paraît encore trop jeune pour cela, et sa mère n'envisage cette solution que comme ultime expédient. Il reprend donc momentanément sa place de mitron, sous l'œil vigilant du père. Le reste du temps, il retrouve sa liberté et jouit d'une popularité renaissante : toute la ville s'entretient de sa fugue et de ses prouesses, qu'il étale complaisamment, les enjolivant à plaisir.

Pour ceux de sa génération, il fait figure de héros, réputation qu'il faut peut-être rapprocher du climat

révolutionnaire et des idées nouvelles. Car l'autorité du roi contestée, c'est aussi l'autorité paternelle jugée réactionnaire ; l'influence de l'Église controversée, c'est aussi le poids des familles remis en question. N'oublions pas que les premières années de la Révolution (1789-1791) voient s'exprimer une aspiration générale au bonheur. Les pitreries d'un Vidocq sont peu de chose ; néanmoins, elles s'inscrivent dans cet air du temps. Elles rejoignent aussi une tradition rabelaisienne encore vivace en France.

Dans ces conditions, même en faisant la part de l'exagération, il n'est pas douteux que son succès grandisse auprès des filles. Ce sont d'abord deux jolies modistes de la rue des Trois-Visages qui se le partagent. Cela ne dure pas : il doit ensuite répondre aux assiduités d'une comédienne. Jean Savant a raison d'écrire qu'il s'agit de son premier grand succès galant. La vanité du jeune homme en est flattée. On l'imagine se rengorgeant parmi les spectateurs, désignant à ses camarades le nouvel instrument de ses plaisirs.

La troupe à laquelle appartient la jeune fille séjourne quelque temps à Arras, avant de partir pour Lille, où il n'hésite pas à la suivre. Seul hic : elle est mariée. Pour ne pas éveiller les soupçons, Vidocq se déguise en jeune fille et se fait passer pour la sœur de la femme de chambre ! L'épisode doit être charmant car il conservera toute sa vie une propension à se travestir en femme. Et malgré des traits assez virils, il y parviendra avec un art consommé !

L'aventure lilloise dure tout de même trois semaines. François complète ses connaissances sur la nature humaine, vérifie la faculté des femmes mariées à mentir et tromper leur époux, tout en étudiant la topographie des quartiers lillois, habitude qu'il mettra à profit durant sa carrière aventureuse.

À son retour de Lille, aucun scandale familial n'éclate cette fois. Son père s'est contenté du motif officiel de cette escapade : François serait allé rencontrer son frère Guislain et étudier un éventuel projet d'établissement. En

VIDOCQ, DU BAGNE A LA PRÉFECTURE

effet, il parle maintenant de s'engager. Vidocq père donne son consentement, désormais convaincu que son fils cadet ne sera jamais son successeur. Espère-t-il secrètement que l'autorité militaire redressera cette forte tête et lui apprendra à marcher droit ? Il sera vite déçu...